
Daniel-Odon Hurel

Philippe Martin, *Une religion des livres (1640-1850)*

Paris, Cerf, 2003, 622 p. (bibliogr., index) (coll.
« Histoire religieuse de la France » 22)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Daniel-Odon Hurel, « Philippe Martin, *Une religion des livres (1640-1850)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.32, mis en ligne le 16 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/2101>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/2101>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

appartenances) se rendent visibles comme le modèle qui exprime et représente les aspects de la religiosité, où les contenus sont fixés en formes où l'énergie du sacré s'est en quelque sorte cristallisée et les domaines de l'intériorité se sont objectivés et extériorisés » (p. 11). On ne saurait mieux annoncer une recherche de nature phénoménologique.

À plusieurs reprises, l'évocation-invocation de Joachim Wach et le souci omniprésent de sauver l'expérience des scléroses accoutumées à l'organisation confirment notre impression. Mais l'auteur protège la pureté (scientifique, en quelque sorte) de son projet en citant une foule de chercheurs universitaires qui, enclins à ne pas noyer le « vécu religieux » (individuel) dans les organisations du même religieux recourent à des formules opposant « religion chaude » et « religion en conserve ». Ainsi de R. Bastide, qui, pas plus que H. Desroche et D. Hervieu-Léger également cités, ne sauraient passer pour phénoménologues. L'utilisation ici faite, dans le même sens, des travaux de P. Berger et T. Luckmann ne manque pas d'intérêt pourtant.

On l'a déjà souligné, ce départ théorique de l'ouvrage est pris de Max Weber et de sa dichotomie secte-Église ; de fait, R.M. est spécialement intéressé par le sort réservé par la suite à certains aspects des apports de E. Troeltsch à la typologie des groupes religieux selon M. Weber, en particulier à l'invention du « troisième type » : « mystique » ou « spiritualisme ». En effet, c'est par le biais de la fécondité – ambiguë sans doute selon nous – de ce concept que R.M. va aller là où il voulait aller, à savoir l'inclusion de la mouvance mystico-ésotérique actuelle ('New Age' dans ses variétés organisées peu ou prou) dans un cadre explicatif aujourd'hui largement accepté.

Le travail de R.M. passe en revue, avec une scrupulosité érudite mais non moins pesante parfois, les travaux nombreux qui, de H. Richard Niebuhr et de son insistance sur l'Église libre et la dénomination, jusqu'à Swatos, Geertz, Glock, Stark, Bainbridge et autres contemporains, se sont efforcés sur ce « troisième type » devenu – chemin faisant – un « type-culte » susceptible de supporter toutes les innovations, jusqu'à celle de l'« organisation invisible ».

On louera sans doute l'érudition de l'auteur. On pourra même passer sur tel de ses oublis (par exemple, unique et qui suffira, l'article de D. Martin sur le méthodisme comme dénomination sans avoir connu le stade de la secte) ; mais, qui pourrait tout connaître ? On admirera néanmoins et sans restriction la façon dont l'A. a su raccrocher ses recherches en « sociologie religieuse » à certaines théories générales de la

sociologie de l'organisation. Les pages consacrées à James Beckford et à son modèle de « système ouvert » de l'organisation religieuse (à propos des Témoins de Jéhovah) sont, de ce point de vue, à retenir. De même qu'on retiendra sans doute la tentative faite (au chap. 8, pp. 121-131) d'inscrire ses travaux (ceux de R.M.) dans les perspectives d'une « approche culturelle-symbolique ». Ce qui n'empêchera pas que certains lui reprocheront – probablement – d'accorder trop au symbolique et pas assez au socio-historique et à toutes ses composantes ordinaires. Dans tout cet ouvrage – et cet effort de mise en perspective et d'exploitation de points de vue divers – divergents souvent – on n'hésite pas à désigner le chapitre 9 et dernier, comme le seul dont la lecture repose le lecteur ; comme aussi le seul à partir duquel, sur des problèmes d'actualité (les mouvements d'Église à l'heure qu'il est, la communauté monastique de nos jours, et le cas du New Age comme « organisation invisible »), on aimerait deviser avec l'A. tranquillement.

Jean Séguy.

128.32

MARTIN (Philippe).

Une religion des livres (1640-1850). Paris, Cerf, 2003, 622 p. (bibliogr., index) (coll. « Histoire religieuse de la France » 22).

Le livre de piété est peu considéré dans les inventaires révolutionnaires des bibliothèques ecclésiastiques. Pourtant, la lecture pieuse occupe une place essentielle dans la France moderne. L'enquête menée par P.M. constitue un apport extrêmement précieux. L'auteur adopte une double démarche : chercher ce que les laïcs ont pu lire mais aussi découvrir les livres de piété en les considérant comme une source pour aborder le vécu religieux. L'A. doit donc définir, à partir d'un corpus de 2230 éditions issues d'un dépouillement des bibliothèques diocésaines de Lorraine et de Savoie, ce qu'est le livre de piété : un ouvrage imprimé en langue vulgaire, de petit format et un produit explicitement (mais pas uniquement) destiné aux laïcs. On trouve dans cet ensemble des recueils de prières, des romans pieux, des ouvrages de formation, de spiritualité et de dévotion. À partir d'une grille de dépouillement très détaillée, l'A. réalise une histoire globale et évolutive du livre de piété. Comme tout livre, il s'agit d'un objet. Il permet, dans un premier temps, de transmettre la Bible à défaut de la faire lire. La part des livres essentiellement construits à partir de l'Écriture Sainte augmente particulièrement entre 1690 et 1749 pour reculer après cette date et au XIX^e siècle. Parallèlement, des

auteurs adaptent des livres et des textes connus tels que *l'imitation de Jésus Christ*, François de Sales ou Jean de La Croix ou s'en inspirent tandis que le roman religieux ne cesse d'avoir du succès depuis Camus jusqu'aux ouvrages inspirés de la mode littéraire au XVIII^e siècle (roman par lettre...). Une chronologie se dessine : littérature destinée aux milieux dévots entre 1640 et 1698, volonté de responsabiliser le public dans les années 1700-1770, effort de formation plus rationnel des fidèles dans les années 1772-1810, enfin réaffirmation de l'importance des intercesseurs jusqu'en 1850 en lien avec la pastorale des pèlerinages et l'importance d'une religiosité du terroir. L'ensemble de cette production a bien entendu assuré la diffusion d'une pensée catholique diversifiée. S'attachant aux auteurs, P.M. envisage la figure de « l'écrivain catholique » : s'il est souvent religieux (jésuite, bénédictin, oratorien...) avant 1740, la part des prêtres séculiers et des missionnaires s'accroît après cette date sans oublier la présence de laïcs. Inutile de dire qu'une telle constatation illustre parfaitement l'évolution du catholicisme moderne. Mais le livre de piété est aussi l'objet de rééditions et de toilettes sur toute la période, tout particulièrement entre 1710 et 1750 et dans la première moitié du XIX^e siècle. Inscrire l'étude du livre de piété dans l'histoire du livre consiste aussi à analyser les modalités de production, les niveaux de tirages particulièrement élevés, l'envol du livre de piété après les années 1720 qui fait de lui l'essentiel du travail des presses provinciales à la fin du XVIII^e siècle, enfin, la nouvelle apogée à partir de la Restauration.

Quelles sont les intentions des auteurs de ces ouvrages ? La lutte contre le « mauvais livre », une pédagogie de la foi, la diffusion d'une spiritualité du sentiment intérieur, la moralisation de l'individu. Le livre de piété rejoint les mandements épiscopaux dans le souci de réformer les pratiques religieuses, de hiérarchiser les dévotions (saints, Vierge), de diffuser certaines dévotions christiques telles que la Sainte Enfance (XVII^e siècle) puis la Passion et le culte du Sacré-Cœur, de rappeler l'importance de la messe paroissiale (en particulier à la fin du XVIII^e siècle) et des sacrements (eucharistie et confession). Ainsi, si le livre de piété n'est pas un traité de théologie, il demeure un manuel pratique et complet pour guider le fidèle dans sa vie dans l'Église mais aussi dans sa vie personnelle. En effet, le livre de piété reprend aussi l'importance accordée à la vie intérieure et à la prière privée, l'oraison mentale. Ce type d'ouvrage rappelle l'obligation de la prière, propose des méditations et des formules de prières, expose ce qu'il convient de demander dans la prière, commente l'oraison dominicale,

désigne des temps de prières particuliers (retraite, pensée des fins dernières...). Ce souci d'encadrement des fidèles conduit à la question de l'acceptation ou du refus du monde, selon une terminologie proche parfois de l'idéal monastique mais que la finesse d'analyse de l'A. permet de définir avec précision. Si le rejet du monde permet de se consacrer à Dieu sans aucune entrave, la vie en société exige l'acceptation de la situation que Dieu a décidé pour nous. Cette acceptation du monde au sens salésien est essentielle dans la littérature dévote quelle que soit la période considérée. Une fois entré dans une situation sociale donnée, le fidèle doit s'y tenir et y mener une vie chrétienne (tant vis-à-vis des autres que dans sa famille). L'A. envisage cinq attitudes parmi les auteurs de livres de piété : le rigorisme (Surin), le rigorisme tempéré qui prend son essor à la fin du XVII^e siècle, l'optimisme des jésuites dans la relation au monde et, bien plus minoritaire, l'affirmation d'une vraie joie terrestre possible.

Comment se procurer le livre de piété, comment lire un livre de piété, deux questions qui font l'objet de la troisième partie de l'ouvrage. Les intermédiaires sont multiples, entre surveillance et incitation : les évêques bien entendu mais aussi, surtout après 1750, le clergé paroissial et les missionnaires sans oublier les ordres religieux et d'autres lieux de diffusion de cette lecture comme les hôpitaux, les institutions scolaires ou les confréries mais aussi la part des laïcs. Diffusion mais aussi modalités de lecture : lecture collective y compris en famille, lecture rendue nécessaire par les circonstances (maladie, retraite, offices), lecture qui doit toujours être subordonnée à la prière elle-même qui peut être ritualisée (horaire...) mais qui reste essentielle et qui doit aider à la conversion personnelle religieuse et morale. Ainsi, à travers l'histoire du livre de piété, l'A. rejoint l'ensemble des problématiques et des résultats de l'historiographie la plus récente en matière d'histoire culturelle et religieuse de l'Ancien Régime. Il montre l'effort permanent d'adaptation de l'écriture spirituelle et donc de la pratique religieuse aux changements de l'environnement culturel et social, entre 1640 et 1850. Une bibliographie dresse une sorte de catalogue de plus de cinq cents livres de piété publiés entre 1640 et 1850.

Daniel-Oron Hurel.

128.33

MICHMAN (Dan).

Pour une historiographie de la Shoah. Conceptualisations, terminologie, définitions et problèmes fondamentaux. Paris, In Press